



L'espérance à travers un chemin de foi personnel

Au pied des Appalaches du Canada ...

Sur les terres appalachiennes du Canada, il est une période très impressionnante. Si vous approchez du fleuve de la Chaudière alors que l'hiver n'est pas encore fini, c'est un bruit de fracas, de tonnerre, de craquements terrifiants qui vous submergent. Les glaces du fleuve se fissurent, se brisent et s'entrechoquent, charriant bois et caillasse. C'est la débâcle. La résonance des sons vous fait vibrer les tripes - il est bien compréhensible d'avoir la peur au ventre. Et pourtant, parce que le fleuve, dans ces hautes terres du Québec, coule du sud vers le nord, la débâcle est le plus heureux événement qui soit : il annonce le printemps.

Nos vies ressemblent parfois à ces moments chaotiques où la débâcle fait grand bruit. Quelle attitude choisir ? La violence ? La fuite ? L'anesthésie ? L'oubli ? L'homme se retrouve inévitablement face à la même question que toute génération : quel avenir ? Bien sûr, nous avons mille motifs de pleurer, de rentrer dans notre château fort et d'en verrouiller la lourde porte, mais il faut savoir accueillir ces réactions. C'est peut-être là, quand il ne reste plus rien et que tout espoir est condamné, qu'il reste... l'espérance !

Ni les promesses du paradis, ni la supercagnotte de l'ordre temporel, ne supprimeront les légitimes angoisses du cœur de chacun. Quand tu vois le soleil sur la ligne d'horizon, tu peux bien croire que la nuit approche, mais tu peux aussi découvrir que la nuit s'enfuit et que le jour se lève. C'est ainsi que l'espérance peut être aussi exigeante, prégnante, totale et transformante que l'angoisse et le découragement. Mais pour le chrétien, la moindre parcelle de vie est déjà la manifestation de la victoire du Christ qui n'agit pas sur le mal comme un contrepoids positif, mais comme une rencontre libératrice. La découverte du Seigneur n'est pas une réponse au mal. C'est l'effective entrée dans la communion de Vie qui ne supprime pas les blessures mais les transfigure.

Pourquoi avons-nous si peu d'espérance ?

La pente naturelle de l'homme dans l'adversité est celle des larmes, des plaintes et des gémissements, et nous trouvons là, peut-être, plus de confort que dans la démarche de l'espérance qui demande d'avoir le courage de se lever et d'aller au combat. L'espérance n'est pas défensive, mais offensive. L'espérance n'est pas une mollesse dans l'attente d'un hypothétique monde meilleur. Contrairement à ce que beaucoup croient, l'espérance n'a rien à voir avec l'optimisme qui, se mettant la tête sous l'aile, répète en boucle que ça ira mieux demain... « Positiver », comme on le dit si couramment, peut aussi être une façon de ne pas voir la réalité en face. Une façon de dire qu'il est trop compliqué de faire face au malheur. L'expérience nous a appris que le masque qui est censé protéger notre bonheur, étouffe toujours notre cri. Non, ça n'ira pas forcément mieux demain, mais la Présence transformante, parce qu'aimante et vraie de ce Dieu en qui amour et lumière ne font qu'un, me rejoindra par l'irruption de sa grâce, accueillie par mon désir et ma bonne volonté. L'espérance est difficile, elle demande dans l'acte de foi, de tendre vers le Christ qui me semble si lointain et qui est pourtant si proche. Tendre vers la lumineuse tendresse de Dieu qui est tout à la fois non évidente et pourtant certaine. Il y a là simultanément un certain héroïsme, mais plus encore la joie nourrissante d'une certitude : être aimé et accompagné comme un enfant bien-aimé... même au milieu des tempêtes.

La bienveillance de Dieu pour chacun se manifeste dans le don de son Fils.

L'incarnation du Verbe, la venue de l'Enfant-Dieu, semble être une bien faible flamme dans le contexte d'un empereur sanguinaire, d'un pays occupé, d'une cour politique manipulatrice et menteuse ayant pour règles d'action l'arbitraire, la peur et l'intérêt. Bref, une ambiance de sépulcre faisant passer le frémissement des gaz de putréfaction pour un semblant de vie.



À l'autre bout de la province des « Morts-de-cœur », l'Enfant imprévu par le monde et ses frasques devient la divine flamme qui va embraser les âmes et donner sens et confiance à l'ensemble de la création.

La bienveillance de Dieu pour chacun se manifeste dans le don de son Fils. Ce Fils qui nous annonce que nous sommes attendus, parce que destinés à cette communion d'amour où s'épousent ce qui sur terre semble s'opposer : intensité et éternité. Le sage astronome, comme le dernier des bergers, le fainéant de meunier comme l'esclave qui n'a point de repos, le prêtre, le préfet, le syndicaliste et tous les autres... dès lors qu'ils se tournent vers Celui qu'ils osent appeler Créateur et Père, ou qu'ils sont capables de s'émerveiller devant une fleur sur un tas de fumier, brisent la chaîne de ce qui semble être la fatalité pour entrer dans l'espérance. Celle que donne la vie, celle qu'expérimente l'amour, celle qu'exige la vérité ! Ainsi s'exprime la liberté de l'homme qui, fidèle à la fécondité de la Croix, envisage non comme un possible, mais comme une gratuite nécessité la manifestation de la divine gloire : bénédiction de la bienheureuse Résurrection sur nos vies. Quelle distance, quel paradoxe entre le fétide de la mort et la « pétillance » de la Résurrection ! De notre côté, le nécessaire consentement du cœur et de l'intelligence qui s'ouvrent à l'imprévu du Tout-Autre.

Que reste-t-il quand il ne reste plus rien ?

L'inconfort, la blessure, toutes sortes de violences nous font toucher les tonnerres de la débâcle. Par là même, nous rejoignons le peuple élu, le peuple d'Israël exilé, dépossédé, l'âme saignante et parfois même le corps pantelant. Nos interrogations sont celles d'Albert Camus, de Fiodor Dostoïevski, et le cri est celui du ghetto de Varsovie. « Je veux croire que tu existes, mais pourquoi sommes-nous traités de la sorte ? » C'est la question de Job sur son tas de fumier, accompagné par sa femme qui l'invite à blasphémer et découragé par ses prétendus amis, et qui, avec bonne volonté et volonté d'opportune complaisance, parlent avec des phrases toutes faites, ignorant la souffrance.

Que reste-t-il quand il ne reste plus rien ? Pourquoi une telle souffrance ? Traduction qui pourrait être faite, dans le langage quotidien : « Qu'ai-je donc fait au bon Dieu pour mériter ça ? » Pourquoi tant de ruines ? Le cri de Job est comme l'écho prophétique des larmes de tout temps, des larmes de notre temps. Job semble même gueuler au monde que l'homme est meilleur que Dieu. Et pourtant, au cœur même de la révolte, c'est bien la confiance qui anime le cœur de cet homme en désarroi. Oui, Job semble dire à Dieu avec toute la violence de son âme : « Je crois en toi, mais là, tu me déçois. Mais sache, Dieu, que cela ne m'empêchera pas de t'aimer de tout mon être. »

Même cri sur les lèvres de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus : « Si vous saviez dans quelles ténèbres je suis plongée, il me semble qu'après cette vie mortelle, il n'y a plus rien : tout a disparu pour moi, il ne me reste que l'amour. » Ou bien encore, dans « Glose sur le Divin » (Pn 30) : « Appuyée sans aucun appui, sans lumière dans les ténèbres, je vais me consumant d'amour. » Le voile se lève, la prière n'est pas le moyen de combler un vide de temps ou de cœur, mais l'aveu d'un manque ou d'un échec... nous propulsant dans les bras du Bon Dieu. Nous nous échouons alors au rivage du cœur du Bien-Aimé. « Tu nous as faits pour Toi Seigneur, et notre cœur est sans repos tant qu'il ne repose en toi » (saint Augustin, *Les Confessions*, I, 1).

L'espérance est ce qui se lève sur l'horizon de ceux qui n'ont plus rien.

Bref, l'espérance est ce qui se lève sur l'horizon de ceux qui n'ont plus rien, pas même l'espoir. Quand l'homme est nu, quand ses mains sont vides, quand son cœur semble absent et son intelligence voilée, quand tout est impossible... tout est possible à Dieu pour moi. Et pour plagier la prière de saint François, là où sont les ténèbres, Il peut y mettre la lumière... car Il est Lumière. Là où il y a haine et discorde, Il peut y mettre l'amour... car Il est Amour. Là où est la tourmente, Il peut y mettre la paix... car Il est paix. Oui, l'espérance jaillit au cœur de la fragilité, au cœur de l'incomplétude. Irruption divine commençant par nous faire vivre, par anticipation et par grâce, ce que Dieu est par nature. Notre itinéraire terrestre devient alors le véritable tremplin, où peines et saveurs de la vie sont les nécessaires conditions de tout don qui nous ouvrent à l'éternité.

Job dresse contre Dieu tout un réquisitoire, l'accusant, lui qui devrait se comporter en Père, de le traiter comme une raclure de clapier à destination du fumier. Mais une chose est certaine pour Job, c'est que son cri s'élève jusqu'aux cieux et que sa clameur résonnera dans les âges des âges, que les larmes de sa prière toucheront un jour le cœur du Père. La révolte de Job est un puissant témoignage de foi, et les échos de sa supplication se feront intercession pour les générations des générations. Dans le fracas, l'armure de



Job se fissure. Alors seulement peut s'échapper l'Espérance. « J'ai vu mourir un saint, moi qui vous parle, et ce n'est pas ce qu'on imagine, cela ne ressemble pas à ce qu'on lit dans les livres ; il faut tenir ferme là-devant : on sent craquer l'armure de l'âme » (Bernanos, *La Joie*, 1929).

Et puis... enfin, Dieu s'adresse à Job, le sortant de sa solitude. Dieu n'a pas répondu point par point aux accusations de Job mais lui dit : merci d'avoir été fidèle à ma Présence, quand bien même les écailles de tes yeux, la cuirasse de ton cœur, le bonnet de plomb couvrant ton intelligence faisaient de toi ton propre esclave.

L'effondrement de la vie de Job n'a pourtant pas éteint la braise de son âme. Et la parole de Dieu a été sur sa vie comme le souffle ravivant la flamme. Son cri a été celui du psaume 80, 8 : « Montre-nous ta face et nous serons sauvés. » Au terme du livre, Job sera béni « plus encore qu'autrefois ». Sa nuit aura été le nécessaire écrin de son espérance. Son cri, expression d'un élan vital incoercible, l'aura arraché à lui-même et à ce qui aurait pu ressembler à un repli sur soi, un vieillissement de l'être. Bref, une âme claire en eaux troubles !

Le saint homme Job, cœur balaféré et âme en bandoulière, nous enseigne qu'ayant persévéré dans la foi, c'est au fond du désespoir qu'a pu naître l'espérance. Par contre, en présence de Job, Dieu brocardera ceux qui se disaient les amis du pauvre homme. Ils se voulaient plus religieux que les religieux et élidaient les scandales de la vie et les méandres de la foi dans des réponses simplistes, toutes faites, livresques, les empêchant, comme le notait Péguy, de « mouille[r] à la grâce ».

Quant à Bernanos, il faisait part, lors d'une conférence en 1945, de ce que : « Qui n'a pas vu la route, à l'aube entre deux rangées d'arbres, toute fraîche, toute vivante, ne sait pas ce que c'est que l'espérance. L'espérance est une détermination héroïque de l'âme, et sa plus haute forme est le désespoir surmonté. Espérance qui sera porteuse de joie. On croit qu'il est facile d'espérer. Mais n'espèrent que ceux qui ont eu le courage de désespérer des illusions et des mensonges où ils trouvaient une sécurité qu'ils prennent faussement pour de l'espérance. L'espérance est un risque à courir, c'est même le risque des risques. L'espérance est la plus grande et la plus difficile victoire qu'un homme puisse remporter sur son âme... On ne va jusqu'à l'espérance qu'à travers la vérité, au prix de grands efforts. Pour rencontrer l'espérance, il faut être allé au-delà du désespoir. »

Qu'elle est la clé de l'espérance ?

L'espérance est alors ce don surnaturel où l'homme, s'appuyant sur la promesse du Seigneur, semble comme par mimétisme, rendre à Dieu ce que Dieu donne à l'homme : la confiance.

Que reste-t-il à Job ? Rien ? Que peut-il encore offrir ? C'est la même question que se pose Thérèse de l'Enfant-Jésus sur son lit de douleur. Sans le savoir, son cri sera celui de Job : « Si vous saviez dans quelles ténèbres je suis plongée ! » Offrande à Dieu de ses peurs, de ses pleurs, de sa détresse et de son incapacité, de la nuit de son âme... et enfin forcer les ténèbres à être porteuses de sens. L'espérance de Thérèse, celle de l'Église, la nôtre, se nourrit des étincelles présentes au cœur des abîmes comme autant d'opportunités à la victorieuse Présence de Dieu.

En dépit des souffrances de la vie, « tout concourt au bien de qui aime Dieu », comme nous le rappelle l'Apôtre des gentils (Rm 8, 28). Il ne s'agit pas ici d'une logique intellectuelle, mais bien d'une conviction intérieure sous le souffle de l'Esprit très Saint, s'appuyant sur la vivante Parole de Dieu et sur l'expérience concrète de ses amis que nous appelons, dans le langage courant : les saints.

Thérèse, jeune femme chrétienne, va devenir sainte. Non par sa perfection mais parce qu'elle a accepté de changer de point d'appui. Pour reprendre une idée de la philosophe Simone Weil, le véritable point d'appui pour soulever les mondes, n'est pas la terre, mais le Christ. Alors, Thérèse offre au Christ la seule chose qu'Il ne peut faire à sa place : sa liberté. C'est peut-être cela la clé de l'espérance.

Pour finir, je reprendrai ces quelques vers fragmentés de Charles Péguy dans *Le Porche du mystère de la deuxième vertu* [1911-1912] : « Il faut avoir cette confiance en Dieu d'avoir espérance en lui. [...] Il faut avoir cette foi en Dieu que d'espérer en lui [car] tous les sentiments, tous les mouvements que nous devons avoir pour Dieu, Dieu les a eus pour nous, il a commencé de les avoir pour nous [...] Il faut avoir confiance en Dieu, mon enfant, il a bien eu confiance en nous [Car une âme égarée] a fait trembler le cœur même de Dieu. Du tremblement de la crainte et du tremblement de l'espoir [...] Elle a fait trembler le cœur de Dieu du tremblement même de l'espérance. Elle a introduit au cœur même de Dieu la théologique Espérance. »
Mon Dieu, comme est douce l'espérance !



« Qu'est-ce que l'homme pour que tu penses à lui ? » (Ps 8, 5)

Prégnante question au livre des psaumes : « Qu'est-ce que l'homme pour que tu penses à lui ? » (Ps 8, 5). Parce qu'infiniment aimé, chacun est le Trésor du cœur de Dieu, de ce Dieu qui est communion d'amour. Il n'oublie aucune vie même extrêmement blessée, car Il se souvient de chacun au présent. Jésus, divin baume d'espérance, ne retire pas forcément les croix que nous portons, mais avec le Père Il nous donne son Esprit très Saint qui transforme nos blessures en lieux de salut. La vie ressemble parfois à un grand fleuve de larmes dont l'estuaire est le paradis, communion bienheureuse avec le Créateur et Père, mais aussi avec ce peuple de frères et sœurs arrivés au port du grand voyage. Ma joie, mon espérance, c'est Dieu lui-même. Par Lui, avec Lui et en Lui,... là où est ma blessure, là est ma guérison !

En nos mondes bouleversés, puissions-nous être témoins d'espérance par l'Esprit de consolation (qui n'est pas une récompense, mais une plénitude) que nous recevons du Consolateur. Espérance qu'il nous faut prodiguer à ceux que nous croisons. Levons nous, mettons nous en marche, « quittons notre bon vieux divan pour le Bon-Dieu vivant » et le service de nos frères. Oui, nous sommes héritiers pour être témoins !

Ô Trinité bienheureuse, source et terme de notre espérance... Amen !

Question pour aller plus loin :

Quels sont les points concrets de vie que soulève ce texte ?

Suggestion pour la semaine :

Être témoin d'Espérance, par l'Esprit de bienveillance et de consolation que je peux offrir à ceux que je rencontre.

Père Jean-Dominique Leguay